

Lokossa, Bénin

6-27 août 1993

Après ses études de kinésithérapie à l'Université catholique de Louvain, Régine, notre fille aînée, a voulu faire une expérience professionnelle africaine. Elle se fit engager comme volontaire au Centre Bethesda, à Lokossa, en République du Bénin. Le centre Bethesda s'occupe des enfants handicapés. En août 1993, Sully, Gaëlle et moi-même sommes allés la voir dans son cadre béninois de vie.

Comme toujours quand je reviens en Afrique, je me réveille très tôt, même quand la veille, je suis allée me coucher tard. Régine a un jardin magnifique. Nombreux fruitiers : citronniers, orangers, goyaviers, avocatiers, bananiers, caramboliers, manguiers, amandiers, palmiers, cocotiers... Certains sont en fruits, d'autres ont fini de produire. Grande variété des plantes à fleurs et à feuilles décoratives : bougainvilliers, oreilles d'éléphant, oiseaux du paradis plusieurs espèces d'hibiscus, orgueils de chine orange, une grande variété de palmiers décoratifs et beaucoup d'autres plantes dont je ne connais pas le nom...

Le calme est parfait autour de moi, à part le bruissement du vent dans les arbres et les piailllements des oiseaux. Les lézards frétilent dans le sable. Je voudrais profiter à fond de ces heures matinales, me les approprier, les savourer seule et solitaire. Voluptueusement. Je voudrais entrer dans la lumière de ces matins et m'y installer confortablement pour me retrouver et me mettre à distance, pour réajuster mes possibilités et retracer mes limites, bref, pour remettre mon horloge à l'heure.

Ce que j'éprouve ? Une immense sérénité, une communion intime avec tous les arbres et plantes qui m'entourent, une paisible participation à la vie de la Nature et en même temps, un détachement indéfinissable à l'égard des choses. Je me dis qu'au seuil de la mort, on doit éprouver des sensations et des sentiments semblables : une mise entre parenthèses de la vie ordinaire.

La vie ordinaire. Comment ai-je vécu avant ce voyage ? Depuis plusieurs mois : impression de dissolution de ma personne, un intense désordre intérieur se traduisant par la nervosité, l'insomnie, la baisse d'attention, les courses (dans ma tête) effrénées sans but dans une nuit

sans fin. Voyages. Hôtels. Journalistes. Interviews à la radio. Hôtels. Voyages. Et fatigue, fatigue. Et l'expérience de la solitude aussi.

J'accourais au Bénin, heureuse d'aller oublier, de pouvoir enfin mettre entre parenthèses cette vie peu ordinaire. Mais à la porte, déjà, je captais l'atmosphère, je savais que ma solitude allait m'être renvoyée : cette nervosité, cette fatigue indéfinissable, ces paroles monosyllabiques. Oh, ce silence, ce silence effrayant qui répond à une question. J'ai eu envie de crier, mais c'était le blocage. Les mots ne venaient pas. Au revoir. Quelques fois cependant, un sourire adoucissant le désarroi...

Le 6 août

Un panneau signalant « Lokossa » à l'entrée du village. Nous sommes arrivés. Entre ce panneau et chez Régine, il y a encore trois ou quatre km à parcourir. Ce qui me frappe dès le premier tournant, ce sont deux panneaux placés côte à côte mentionnant « Eckankar » et « Rose Croix », avec des flèches indiquant la direction à suivre. Sur la route, nous faisons un arrêt chez l'Evêque, Mgr Sastre. Bonjour. C'est le jour du 21^{ème} anniversaire de son épiscopat. Il y a une grande animation à l'évêché ; une grande fête se prépare. On arrive enfin chez Régine. Repos. Réveil vers 16h.

Le soir, nous décidons d'aller manger au « Hilton », petit resto de style local où je goutte pour la première fois de l'*akassa* (pâte de maïs) au poisson, avec la sauce *moyo* (tomates-légumes).

Sur le chemin de l'aller comme sur celui du retour, nous remarquons un peu partout des panneaux indiquant des sectes.

Sectes ou églises ?

Plaies béantes pour l'Afrique, instrument immonde d'abêtissement et d'abrutissement, les sectes ont déjà déversé dans des maisons leurs horreurs. Partout on voit d'immenses images de « Jésus » avec un cœur béant traversé par une flèche et la tête couronnée d'épines, ou de « Jésus » sur la croix avec du sang dégoulinant des plaies largement ouvertes, recueilli par trois calices tenus par des anges... Beurk ! Dégoutant ! On sait que derrière tout cela se cachent un commerce, un lavage de cerveau et une intoxication qui incitent à la passivité et à l'inaction sous le prétexte que « Dieu prend en charge tous nos problèmes ! ». On sait à quel point on utilise la crédulité des gens pour les pousser à une cécité psychique. Évidemment, avec le vodou,

le fétichisme et le christianisme à l'eau de rose, le terrain est favorable.

Régine nous propose un programme intéressant comprenant plusieurs aspects: culturel, économique, artisanal, culinaire. La nature aussi y a sa place : la mer, les villages lacustres, etc. Nous organisons les vacances.

Aboudiasse

Le lendemain de notre arrivée, Régine nous propose d'aller visiter le musée historique d'Abomey (Agbomé). La route passe devant le centre Bethesda où elle travaille et qu'elle veut nous faire visiter. Elle nous dit que nous allons pouvoir faire la connaissance d'Aboudiasse.

Qui est Aboudiasse ?

Il a environ huit mois. Sa mère est arrivée au centre Bethesda avec lui il y a deux mois. Il a le pied gauche déformé de naissance (pied bot) et sa mère vient le faire soigner. Elle vient aussi lui chercher une mère adoptive, car l'histoire de cette jeune femme d'environ 25 ans est de celles qui traduisent la mentalité archaïque qui caractérise certaines couches de populations en Afrique.

Mariée on ne sait à quel âge – peut-être à 14, peut-être à 15 ans-, la mère d'Aboudiasse a déjà perdu successivement deux enfants en bas âge. Aboudiasse est son troisième. Convaincue que ses précédents enfants ont été victimes du vodou et des sorciers, elle veut sauver Aboudiasse en le donnant à une mère adoptive qui l'élèverait loin des esprits du vodou et des sorciers, tout en restant en contact permanent avec son fils. Elle veut aussi le soustraire de mauvaises influences de son milieu et lui donner une éducation convenable. Elle propose donc Aboudiasse à Régine !

Celle-ci lui a répondu : « Attends, maman arrive dans quelques jours. Je vais lui demander si elle accepte de s'occuper d'Aboudiasse pendant que je vais travailler. Sinon moi je suis d'accord ». Charmante inconscience ! C'est la première information qu'elle me donne à l'aéroport : « Maman, tu sais, j'ai un fils adoptif. Il s'appelle Aboudiasse. Sa maman veut me le donner et j'ai vraiment envie d'accepter. Tu ne veux pas t'occuper de lui, quand je vais travailler... ? » Telle est l'histoire d'Aboudiasse. Pendant ma visite au centre, j'ai pris plusieurs photos de lui. Quant à m'en occuper si Régine l'adopte, c'est une autre histoire.

Cela n'empêche que j'ai été bouleversée d'entendre Régine me raconter l'histoire de cette pauvre fille, qui aime son fils au point de l'éloigner d'elle afin qu'il vive ; qui, sans avoir reçu elle-même

d'éducation et vivant dans un obscurantisme désespérant, sent l'absolue nécessité de donner à son enfant ce qu'elle-même n'a pas reçu, afin qu'il ne connaisse pas le même sort qu'elle. Cette histoire m'a bouleversée. J'y pense souvent. Mais que faire ?

Après la visite du centre, nous reprenons la route pour Abomey.

Sur la route, je relève de nombreux panneaux signalant d'autres « églises-sectes » et mouvances philosophiques :

- Église africaine du réveil
- Union de renaissance d'hommes en Christ
- Église de Bethléem
- Église apostolique
- Église adventiste du 7^{ème} jour
- Fétichisme
- Église néo-apostolique
- Éckankar
- Mission évangélique de la foi
- Pentecôtisme
- Assemblée de Dieu
- Franc-maçonnerie
- Vodou
- Église ministre d'espérance
- Rose croix (AMORC)
- Mahikari
- Guérisseur
- Moon
- Christianisme céleste
- La foi Bahá'í

Abomey, la ville des rois

Émue jusqu'aux larmes, j'écoute avidement le guide qui nous relate les hauts faits et les destins des monarques *fon* qui régnèrent de père en fils de 1620 à 1900, date de l'occupation française. Nous n'étions que trois visiteurs : Sully, Gaëlle et moi. Des douze palais royaux que possédait la ville d'Agbomé, seuls deux palais avaient été conservés grâce aux efforts qu'avait déployés le roi Agoliagbo au début de son règne, en 1894 : celui du roi Guézo et celui du roi Glélé. Ce sont ces deux palais qui constituent le musée d'Abomey aujourd'hui.

Tout au long de la promenade dans l'ancienne cité devenue musée, le guide, Jean-Gauthier (du Nigéria) nous fait revivre les gestes des rois, leurs conquêtes et leurs défaites. Il nous décrit, sur le lieu-même

où ils se sont déroulés, les événements importants de l'histoire d'Abomey et la manière de vivre à la cour. Roi possédant quatre mille épouses dont la plupart mouraient vierges ayant eu pour compagnons les eunuques, les seuls hommes autorisés à les côtoyer. Épouses royales se disputant le privilège d'être enterrées vivantes avec leur mari. Esclaves réclamant l'honneur d'offrir leur sang pour la construction du temple royale. Torchis des murs pétris avec le sang d'esclaves qui se faisaient tuer afin de pouvoir continuer de servir leur maître dans l'au-delà. Trônes reposants sur les crânes ennemis. Behanzin, le dernier roi d'Abomey, défendant farouchement le royaume contre l'invasion française. Amazones guerrières coupant en dansant le cou des Blancs avec leurs coutelas...

En nous promenant dans la cité, nous voyons ci et là des hommes en posture de prière, qui à l'entrée d'une case, qui au pied d'un arbre... Le guide nous explique que les descendants des familles royales viennent régulièrement vénérer leurs ancêtres et leur demander d'intercéder pour eux ou de les protéger. Les « **tassinon** », femmes pieuses, entretiennent les tombes. Certaines, descendantes des familles royales, vivent sur le site du musée. D'autres viennent, tous les cinq jours, se recueillir dans les palais qui abritent les esprits des rois Glélé et Guézo, et offrent des repas aux rois défunts. Des personnes de milieux divers viennent chercher du réconfort et émettre des vœux dans la case de gris-gris du roi Guézo...

Je comprends pourquoi, dans ce site sans aucun appareillage compliqué de protection (quelques gardiens seulement la nuit), le risque de vol est minime. En effet, les Béninois conçoivent ce lieu non comme un musée où l'on conserve des vestiges historiques inertes, mais comme une cité vivante n'ayant jamais été désertée par ses premiers et vrais occupants.

Le guide nous apprend que l'UNESCO est maintenant intéressé par le musée d'Abomey et songe à commencer des fouilles archéologiques. Catastrophe ? Peut-être. Début de la fin de la belle page d'un des grands royaumes qu'ait connus l'Afrique précoloniale. J'ai déjà constaté que dès qu'on désacralise un objet ou un lieu sacré en Afrique noire, le respect et la vénération dont ils faisaient l'objet disparaît, entraînant rapidement profanation, vols, perte de repères, ventes aux trafiquants Occidentaux de tous acabits, etc. Le schéma est classique : des archéologues venant d'Europe ou d'Amérique, avec ; pour des travaux secondaires, quelques locaux de préférence peu instruits. Discours : « Vous comprenez, avec la chaleur ici, il vaut mieux les conserver en Europe. Les musées sont climatisés là-bas et ...bla bla, bla bla... » Et tout le monde comprend. C'est une évidence. Les Fon n'ont qu'à aller à Paris, à New York ou à Londres

pour regarder, à travers des vitrines blindées, les objets de culte de leurs rois. En attendant, évidemment. Oui, c'est provisoire, un jour, on les rendra au pays... Écœurant !

La visite du musée s'est terminée par quelques achats au centre artisanal du musée, où artistes et artisans reproduisent pour les touristes des appliqués, des calebasses pyrogravées ou gravées, des tissages, etc.

Après un tour dans la ville – qui est un gros village –, nous reprenons le chemin de Lokossa.

Contrôle routier

Après avoir roulé une cinquantaine de km, nous rencontrons un barrage de gendarmerie pour le contrôle de pièces des voitures. Régine présente la carte grise : en ordre ; l'assurance : en ordre. Mais elle n'est pas en ordre pour le contrôle technique et pour la vignette. Les gendarmes (ils étaient deux) lui font savoir qu'elle est en infraction. R. leur explique qu'elle avait déjà été contrôlée pour la même chose il y a trois jours et qu'elle comptait aller au contrôle technique le lendemain. Les gendarmes examinent de nouveau les papiers, ensuite s'engage une conversation entre l'un d'entre eux et Régine.

G. : Comme il y a d'autres contrôles plus loin, vous serez chaque fois arrêtée, Madame. Pour que vous n'ayez plus d'ennui, nous allons vous verbaliser.

R. : Que signifie « verbaliser » ?

G. : Vous faire payer une amende en attendant que vous passiez au contrôle technique.

R. : Et c'est combien cette amende ?

G. : 9000 fr. CFA (1100 fb).

R. : Oh là là, C'est beaucoup d'argent ça ! Mais, moi je n'ai pas 9000 fr., je ne gagne pas grand-chose.

G. : Au fait que faites-vous ici, au Bénin, Mademoiselle ? (Et puis, il se penche et regarde dans la voiture où il y a Sully, Gaëlle et moi-même).

R. : Je travaille comme kiné au Centre Bethesda de Lokossa. Je suis allée faire visiter le musée d'Abomey à mes parents et à ma petite sœur qui sont venus de Belgique pour me rendre visite.

G. : Ah, c'est papa là-bas ? Et c'est maman ?

R. : Oui !

G. : C'est vraiment maman ? Qu'est-ce qu'elle a fait comme ça pour rester si jeune ? On ne dirait pas votre mère. (Et puis il continue à mon

adresse :) Bonjour, maman, soyez la bienvenue au Bénin ! (Je remercie ; ensuite il revient à Régine :) Mademoiselle, vous avez dit que vous étiez «volontaire» au Centre Bethesda et que vous ne gagniez pas beaucoup ?

R. : Oui, Monsieur !

G. : Vous êtes donc venue nous aider ici au Bénin, et puis vous ne gagnez pas beaucoup d'argent ?

R. : C'est ça, Monsieur !

G. : Dans ce cas, dit le gendarme, nous aussi, nous allons vous aider. C'est-à-dire nous allons vous laisser partir sans amende. Mais n'oubliez pas d'aller le plus vite possible au contrôle technique ni d'aller chercher votre vignette.

R. : je le ferai sans faute demain.

Et puis, le policier se penche dans la voiture et s'adresse de nouveau à moi :

G. : Maman, vous ne trouvez pas que c'est juste comme ça : votre fille est venue nous aider, nous aussi nous l'aidons. Vous êtes d'accord, Maman ?

— Tout à fait d'accord, monsieur. Merci beaucoup, messieurs. Au revoir...

Quelle admirable humanité !

Trois jours plus tôt, lorsque Régine et Sully sont venus me chercher à l'aéroport de Cotonou, nous avons eu ce jour-là aussi un contrôle.

Conversation.

— Bonjour, Madame ! Vos papiers de la voiture s'il vous plaît ?

Après examen :

— Vous n'êtes pas en ordre. Je suis obligé d'envoyer votre voiture à la fourrière. Je regrette.

— C'est quoi « la fourrière » ?

— Là où on garde les véhicules qui ne sont pas en ordre, parce que vous n'êtes pas allé au contrôle technique et que vous n'avez pas votre vignette.

— Je croyais que les religieuses du Centre où je travaille, qui s'étaient chargées de dédouaner ma voiture, s'étaient occupées aussi de tout ça. Je ne savais pas.

— Ah, madame, le contrôle technique et la taxe de circulation sont obligatoires après six mois de séjour au pays !

— Je ne savais pas.

Silence de part et d'autre. Au bout d'un moment, Régine dit :

— S'il vous plaît, monsieur. Je viens de l'aéroport où je suis allée chercher ma mère. Là derrière, c'est mon papa. Ils sont venus ici pour

me voir. Je vous promets que mercredi, je retournerai à Cotonou pour passer au contrôle technique, et ensuite je m'occuperai de la vignette.

Le gendarme se penche dans la voiture, nous salue : soyez les bienvenus au Bénin ! ». Et puis, il dit à Régine

— Bon, mademoiselle, vous pouvez partir. Mais il ne faut pas oublier de vous mettre en ordre !

Au revoir...

Couffo-Canyon. Au rendez-vous des romantiques

Toujours sur la route d'Abomey-Lokossa.

À l'aller, Sully avait repéré une inscription signalant une sorte d'hôtel-restaurant du nom de « Couffo-Canyon. Au rendez-vous des romantiques. Hôtel-restaurant ». Il souhaitait qu'on s'y arrête pour manger. Nous y arrivons à 18h. C'est un coin tranquille retiré dans la brousse, isolé, non visible de la route. À cette heure, il y flotte cette luminosité particulière aux crépuscules africains qui s'attarde paresseusement entre 18h et 19h, avant de laisser brusquement la place à la nuit. Féérique !

Nous étions les seuls clients. C'est dire que les poulets que nous avons mangés ont été chassés, attrapés et tués devant nos yeux, après la commande... Nous avons attendu plus d'une heure : Sully buvant la béninoise, Régine et Gaëlle jouant au combat naval, assises dos à dos dans la cour, et moi lisant *La bête dans la jungle* de Henry James, acheté dans l'aéroport à Paris... De temps en temps, nous faisons un tour dans le jardin où poussent des arbustes avec de très belles fleurs, et dans le parc où sont construits des bungalows ronds. Chaque bungalow est divisé en quatre chambres, chacune comprenant un grand lit dans la pièce principale, et un coin W.C. douche-bidet-lavabo, et puis, rien.

Après avoir mangé, Sully, Gaëlle et moi nous installons dans la voiture. Régine qui, entre-temps, est allée à la toilette dans un des bungalows, constate que le lieu est intéressant et voudrait connaître le prix. Elle demande au garçon :

— Est-ce qu'il y a beaucoup de gens qui viennent ici ?

— Pas en semaine, c'est surtout le week-end qu'il y a beaucoup de gens qui viennent.

— Quels sont vos prix ?

— C'est 400 fr l'heure.

Silence. Un flottement. Et puis Sully et moi on se regarde. Nous éclatons de rire. Soudain, on entend Gaëlle qu'on croyait n'avoir pas compris dire, imperturbable :

— Eh bien ! Quoi ! il faut bien que le lieu porte son nom, non ?

Le fou de Lokossa

Il faisait déjà bien noir lorsque nous sommes entrés dans Lokossa. Dans la rue qui conduit chez Régine, les phares éclairent soudain un homme. Il est tout nu et marche tranquillement, sans se presser. Régine nous dit : « Voilà le fou de Lokossa dont je vous ai parlé ». Je m'étonne qu'il se promène comme ça, nu, et que tout le monde semble trouver cela normal. Régine me dit qu'il vit ici depuis toujours et qu'il fait partie du paysage. On a essayé quelques fois de l'habiller, mais aussitôt, il se déshabille et jette ses vêtements.

Depuis, j'ai rencontré plusieurs fois cet homme se promenant calmement ou assis aux abords du marché, à côté d'une femme en train de cuire des beignets. Ce qui est étrange, c'est que sa présence ne semble choquer personne.

Il paraît qu'il y a trois fous comme ça à Lokossa, dont deux spécialisés dans le nu et le troisième dans le semi-nu. Car il garde ses vêtements quelques jours et après, les enlève. Comme, quand je croise dans le village un fou, je n'ose le regarder avec insistance, je ne sais jamais s'il s'agit de la même personne que j'avais vue le premier jour ou si c'est une autre. D'autant plus que tous les trois ont un comportement semblable : ils sont nus, sociables, calmes et non-violents.

Cette intégration est vraiment intéressante. Je me demande si l'équilibre d'une société ne se mesure pas au degré d'intégration de ses fous et de ses autres types de handicapés, et qu'à partir du moment où l'on crée des catégories de différences, on introduit en même temps l'exclusion qui renvoie chacun dans sa catégorie. Je me demande également si une grande partie de la violence qui caractérise certains fous ne s'explique pas de ce que ces personnes se sentent exclues de toute communauté et qu'elles sentent de tous côtés le rejet, des soupçons et de la méfiance ?

L'autre jour, en visite chez nous, l'Abbé Célestin, me racontait que l'année dernière, un des fous nus est tombé dans un caniveau près de chez eux. Des enfants passaient. Il les a appelés et leur a dit qu'il avait mal à la hanche. Ceux-ci l'ont pris et l'on conduit au dispensaire. Chacun trouvait tout à fait normal le geste qu'il posait.

Edifiant !

Et dire qu'un jour tout cela disparaîtra au nom du « développement » ou du « progrès » ou de la « civilisation », et qu'un autre jour débarquera ici une équipe venant d'on ne sait où avec des

« méthodes rationnelles » portant des noms « scientifiques » mis au point dans on ne sait quel laboratoire pour « apprendre aux gens à accepter les fous et les autres handicapés » !

Triste évolution de l'humanité !

Porto-Novo, ville de la dynastie Toffa

Le nom « Porto-Novo » a été donné à cette ville en 1730 par le Portugais Eucharistus de Campos en raison de sa ressemblance avec la ville portugaise de Porto. En *gun*, on l'appelle Hogbonou et en yoruba Adjatche.

Régine avait une adresse : le CAEB – conseil des activités éducatives du Bénin, une ONG qui a pour but d'assurer la formation permanente des éducateurs (et parents) pour mieux connaître l'enfant et l'adolescent. Le CAEB s'occupe aussi (peut-être surtout) des déscolarisés et des non scolarisés en les orientant sur des projets générateurs de revenus.

Accueil très chaleureux. Il y a un appartement à deux chambres. On nous y conduit. Promenade dans la ville en voiture. Resto. Retour à l'appartement.

Le lendemain, nous mettons au programme la visite des musées ethnographique et architecturale. Nous sommes déçus de la première visite : le musée ethnographique est lui-même en réfection. À l'intérieur, les objets sont couverts de poussière et ne présentent aucune caractéristique particulière. Le guide est médiocre et peu sympathique. Il nous suit comme pour nous surveiller, sans rien nous expliquer, attendant qu'on lui pose des questions si on en avait.

Ce fut autre chose au musée Honmè, dont l'unique objet à visiter est le palais des rois Toffa. Le guide est extraordinaire. D'une pièce à l'autre, j'ai eu l'impression de vivre tout ce qui se vivait dans ce palais.

Pièces réservées à l'usage exclusif du roi : chambre à coucher où le roi dort seul, chambre où est conduite l'épouse choisie par la reine pour partager la nuit du roi, salle où le roi mange, cour de bain du roi, espace réservé à l'initiation du nouveau roi avant son intronisation. Chambre noire où, pour des raisons graves — défaite, incompétence ou autres incapacités déshonorantes —, le roi s'enfermait seul pour méditer sur sa mort qu'il décidait lui-même en y entrant. Personne n'a jamais su ce qui se passait réellement dans cette chambre. Le roi s'y enfermait durant 24 heures, après avoir mis toutes ses affaires en ordre. Quand il en sortait, c'était pour mourir deux ou trois jours plus tard.

Il y avait aussi des cuisines, des greniers, des chambres d'hôtes. Et puis une salle de justice dont le préau comprenait trois issues possibles : à droite, pour les condamnés à mort ; à gauche, pour les condamnés à la prison et tout droit, pour la liberté. Il paraît que de tous ceux qui entraient dans ce préau, seuls les condamnés à mort étaient à envier, car ils voyaient la fin de leur souffrance. Des prisonniers demandaient eux-mêmes la mort tant la perspective des tortures et autres monstruosité auxquelles ils allaient être soumis leur paraissaient horribles. Quant aux « libérés », ils étaient en réalité renvoyés à une réalité fictive, appartenant à un monde virtuel, n'ayant aucune chance de se concrétiser un jour.

On peut compter aussi dans cet ensemble de bâtiments liés à la vie du palais, un certain nombre de sanctuaires commémoratifs d'anciens rois. Ces pièces ne sont pas très grandes ($\pm 2 \text{ m}^2$). Chaque sanctuaire abrite une dépouille royale. On connaît chaque roi et son sanctuaire, mais personne ne sait dans quel coin ni dans quelle direction il est enterré. Car chaque roi avait son fossoyeur, qui procédait seul à l'inhumation et qui était décapité aussitôt sorti du sanctuaire, de peur qu'il ne révèle l'emplacement exact du corps du roi. Pour respecter cette tradition et pour éviter la profanation, les fouilles archéologiques sont formellement interdites, nous dit le guide, Joël Henry Tosavi.

Comme pour le musée d'Abomey, le musée Honmè reste la propriété des descendants des familles royales, pour qui ce site est un lieu de retour à la source. Elles y tiennent des réunions importantes concernant la royauté, qui continue à exister et à influencer la vie des groupes sociaux directement concernés. Aucune modification dans le bâtiment ou dans le rangement des pièces ne peut avoir lieu sans l'autorisation des représentants des familles royales.

Centre Songhaï

Le lendemain, toujours à Porto-Novo, nous sommes allés visiter le centre Songhaï où travaille un Belge que Régine connaît.

Le centre Songhaï est né à partir de rien, à l'initiative personnelle du Père dominicain nigérian Nzamujo, en 1986. Son principal but et raison de sa création est d'élever le niveau de vie des populations par une utilisation rationnelle des ressources locales. Son ambition est de mettre en place un système de production viable et peu coûteux, basé sur l'agrobiologie et intégrant l'agriculture, l'élevage et la pisciculture.

Le Père Nzamujo nous a raconté. Son centre est en fait une aventure personnelle de sa vie. Il est dommage que l'écriture m'oblige à faire

un résumé des faits et de l'histoire extraordinaire, car la vie de ce savant nigérian mérite une relation plus développée.

En effet, après ses études primaires et secondaires, Nzamujo est allé en Californie pour poursuivre des études universitaires : biochimie, informatique... il est engagé dans une des prestigieuses universités américaines où il enseigne et fait des recherches dans le lancement des fusées. Il a une brillante carrière. De temps en temps, il revient au Nigéria voir ses parents pendant les vacances.

Nzamujo continue cette vie pendant plusieurs années. Entre-temps, il est devenu Père dominicain. Mais, au fil des ans, à l'occasion de ses retours en Afrique, il prend petit à petit conscience de la situation de son pays et du fossé qui le sépare des siens : il commence à remettre en question sa vie, son brillant destin, sa réussite. Il cherche le sens de ce qu'il fait, le pourquoi, le pour qui. À chaque retour, son désarroi augmente il se sent ridicule dans son luxe californien. Il perd peu à peu le goût du travail et décide de visiter l'Afrique aux prochaines vacances. Quand il revient au Nigéria, donc, il demande à ses parents de lui payer un long voyage au cours duquel il visiterait un grand nombre de pays africains. Ses parents lui offrent ce voyage. Le Père Nzamujo visite les villes, les campagnes. Il voit des situations insoutenables, il côtoie la misère, la pauvreté. Son indignation change en obsession, en révolte, en honte de lui. Il veut faire quelque chose de concret pour sortir ce continent de la misère, sur le continent lui-même et avec les moyens et les ressources que possède ce continent.

Il rentre en Californie pour déposer sa démission, fait ses bagages et demande à ses supérieurs de retourner en Afrique. Cela se passait en 1985.

Début 1986, le Père Nzamujo créait le centre Songhaï, du nom de l'empire Songhaï, qui connut un grand éclat au XV^{ème} siècle, sur la boucle du Niger, en Afrique de l'ouest.

Le Père Nzamujo a rencontré l'incompréhension, la mauvaise foi, le sabotage. Il a connu la solitude et le découragement. Mais il avait trouvé le sens de sa vie, ce pourquoi il est créé, sa mission sur terre. Aujourd'hui, huit ans après, nous avons pu visiter une réalisation grandiose comme je n'ai jamais vu nulle part. J'ai rencontré un grand homme, un destin exceptionnel. Il y a beaucoup à dire.

Cas à signaler à Gauthier de Villers pour une éventuelle invitation au colloque sur « les pratiques informelles » en Afrique ?

Le quatrième fou

Hier matin, je devais aller à Cotonou pour faire quelques achats au Centre artisanal. Sully me dépose au marché où je devais prendre le taxi commun (= plusieurs personnes) qui me conduirait à Cotonou. Le chauffeur attend que son taxi soit rempli pour partir. Pendant que nous attendions, quelques personnes se sont approchées de moi et ont commencé à me poser des questions sur le (les) pays d'où je venais (Belgique-Zaïre) et sur beaucoup d'autres choses... Je leur ai dit que je m'intéressais à leurs coutumes, leurs croyances, etc. Nous bavardions donc. Je me tenais à l'extérieur de la voiture, debout, m'appuyant sur la portière de derrière ouverte. Je vois alors s'approcher de moi un monsieur très distingué : « Bonjour, madame », me dit-il dans un français parfait.

« Bonjour, monsieur » !

— Où allez-vous comme ça ?

— Je vais à Cotonou faire quelques achats.

— Asseyez-vous, madame, n'attendez pas debout comme ça. Prenez place dans la voiture.

Je remercie et lui dis que je parlais un peu avec mes « frères » ici présents, en attendant... Alors ce monsieur interpelle le chauffeur :

— Pourquoi vous laissez madame debout comme ça ? Est-ce que vous avez des yeux ou pas ? Vous ne voyez pas que c'est une dame, une grande dame. Vous n'avez pas honte de la laisser debout comme ça...

Je m'empresse de lui dire que c'est le chauffeur qui m'avait ouvert la portière en m'invitant à m'asseoir, que ce n'est pas de sa faute, etc... Mon interlocuteur me dit au revoir et entraîne le chauffeur plus loin, en continuant à lui parler. Au bout d'un certain temps, il s'en va. Alors le chauffeur vient vers moi et me dit que c'est un fou et que sa folie est récente. Il a été directeur d'école et qu'un jour il est devenu fou. Mais moi je n'avais rien remarqué parce que tout ce qu'il me disait était très cohérent et que son apparence ne laissait rien paraître de fou.

Un jour, pendant une réception donnée par Régine, lorsque j'ai rapporté cet incident à un Belge qui était présent et qui semblait connaître ce fou, celui-ci me dit qu'il s'agissait d'une « folie provoquée ». Croyant qu'il s'agissait d'une erreur médicale à la suite d'une maladie, je lui demande comment cela s'était produit. Benoît – c'est son nom – me dit qu'il ne s'agit pas du tout d'erreur médicale, mais d'une folie provoquée par le vodou. Cet homme aurait fait des pratiques vodou et demandé aux esprits des choses importantes, en promettant de faire des sacrifices. Mais une fois le

résultat obtenu, il a négligé sa promesse, c'est ainsi que les esprits du voodoo se sont vengés en lui donnant la folie.

À l'aller, nous étions trois personnes devant, quatre derrière dans le taxi. J'étais devant. Au retour, nous étions trois devant, quatre adultes plus un bébé derrière. Pire que dans une boîte de sardine, mais très épique ! Conversation : sur la politique du Togo.

Ouidah. Musée historique. Ville fétichiste

Nous avons commencé la visite d'Ouidah par le musée historique, l'un des quatre musées nationaux ouverts au public. Trois visiteurs : Sully, Gaëlle et moi. Un jeune homme rencontré au hasard a tenu à nous accompagner. Son nom : Antoine.

Le guide, mi désabusé mi pince-sans-rire, nous explique l'histoire d'Ouidah et des objets conservés au musée.

Ouidah (du Péda, nom de l'ethnie qui habite la région), est un ancien comptoir de traite. C'est à Ouidah que les esclavagistes venaient acheter des hommes et des femmes qu'ils emmenaient en Amérique. C'est à Ouidah que sont revenus les Américains noirs qui voulaient revenir en Afrique.

Le musée historique de Ouidah est installé dans l'ex-fort portugais Saint-Jean-Baptiste, construit en 1721 par Joseph de Torres. À l'avènement de l'indépendance du Dahomey, en 1961, lorsque le gouvernement dahoméen demanda aux Portugais (qui habitaient toujours la bâtisse) de quitter le pays, le dernier résident portugais incendia le fort avant de l'abandonner. Le fort fut restauré et déclaré monument historique en 1964. Le musée y est installé depuis 1967.

Les collections du musée retracent essentiellement l'histoire de la traite négrière. À côté des cartes géographiques du Golfe de Guinée vu par différents navigateurs européens entre 1535 et 1793, on voit des maquettes et photographies des forts français et anglais disparus, des panneaux retraçant la cérémonie d'intronisation du roi Savi, d'autres représentant le roi Agadja, des photographies – horreur ! – retraçant les traitements auxquels étaient soumis les esclaves à bord des navires, etc. Horreur ! Nausée ! Nausée !

Comment l'homme est-il arrivé à traiter ainsi l'homme ! Sous la bénédiction des prêtres chrétiens qui étaient à bord ! Au nom de quoi, de quel Dieu ? Ça restera toujours un mystère pour moi, comme le mystère des nazis brûlant les Juifs dans des fours crématoires. Mystère opaque. Et ce silence général sur l'un des plus grands crimes qu'ait connu l'humanité durant près de trois siècles !!! Autant j'éprouve de la révolte contre la traite, autant j'ai tendance à considérer les horreurs

d'Abomey comme un comportement qui entre dans cet ordre naturel des choses propre aux humains.

Oui, une question sème un doute en moi. Pourquoi les sacrifices humains d'Abomey seraient-ils plus acceptables que la traite ? Ne suis-je pas en train de considérer les deux situations sous un angle racial, étant donné qu'à Abomey, ce sont les *Fon* qui sacrifient des Fon à des divinités supérieures, tandis que la traite est pratiquée par des Blancs sur des Noirs. C'est Sully qui me libère de ce doute en m'expliquant son propre sentiment.

En effet, Sully me dit que pour lui, les deux situations sont très différentes et suscitent en lui des sentiments tout aussi différents : d'un côté, à Abomey, il y a la sacralisation de l'homme qu'on tue comme offrande à une Puissance considérée comme plus grande que l'homme lui-même. Il y a dans ce cas consentement du sacrifié qui, comme on l'a vu dans beaucoup de cas, recherche lui-même cette « faveur ».

De l'autre côté, dans le cas de la traite, il y a la désacralisation de l'homme, qui est réduit au rang de bête. D'un côté le mouvement est vers le haut, de l'autre, il est vers le bas.

Très juste.

Le Temple du python face à la plus vieille cathédrale d'Afrique

Après la visite du musée de Ouidah, nous sommes allés voir le temple du python, qui fait de Ouidah la ville de serpents. En face du temple se dresse une des plus vieilles cathédrales d'Afrique. Affrontement des deux forces contraires ? Cohabitation pacifique ? Qui sait ?

Le python est considéré dans cette ville comme une grande divinité. On a construit un grand temple où vivent en liberté plusieurs pythons. Ils sont soignés, nourris et leur habitation est tenue dans une propriété stricte. Si un python meurt de vieillesse ou d'une autre cause, on lui donne des funérailles semblables, en tous points de vue, à celles qu'on donne au roi. Les gens prennent un jour de congé pour aller à l'enterrement. On tient le deuil, etc. Lorsqu'un enfant vient au monde, on le met sous la protection du python et on marque son visage du signe du python, constitué des traits verticaux (cicatrices) doubles [||] sur le front, sur les tempes et sur les joues (2x5). Ce qui fait qu'on rencontre un peu partout, dans la ville de Ouidah, des enfants et des adultes tatoués du signe du python. Sur les murs des maisons, on voit des dessins de serpents protégeant les habitants, etc.

À la question de Sully de savoir comment sont nourris ces serpents, le gardien du temple répond qu'ils sortent en liberté et vont dans les habitations où ils trouvent de la nourriture. Les gens les laissent entrer et leur donnent à manger. Ils se promènent tranquillement dans la ville, respectés et adorés de tous. Il y a des gens qui en cherchent la morsure, car cela donne de la chance...

Le soir, les pythons regagnent le temple.

Sur la route du retour, pendant que nous roulons, nous voyons un serpent traverser la route. Je ne sais pas comment je suis sortie vivante de Ouidah !

© *CFN. Tous droits réservés*